

l'Action

Toumbé d'essus! Escrasas lous! (CYRANO)

LE NUMERO : CINQ SOUS
PAR AN : DEUX DOLLARS

DIRECTEUR :
JULES FOURNIER

MONTRÉAL
323, Rue SAINT-DENIS, 323
Téléphone : Est 1978

Dessin de CHARLEBOIS.



—Isaac, dans cinquante ans nous serons les maîtres.
(Extrait de "Montréal juif," album en préparation.)

VIVE LA CITE OUVRIÈRE !

On a beau en avoir vu de toutes les couleurs, de toutes les nuances, il y a des choses qui ne manquent jamais de vous surprendre.

Telle, par exemple, la façon dont les autorités municipales de Montréal s'y prennent pour aider à l'établissement de cités bocagères ou cités-jardins.

Notre maire, M. Guerin, ayant découvert au cours de son récent voyage en Europe la cité-jardin de Hampstead — sur laquelle M. Raymond Unwin fit précisément, le printemps dernier, plusieurs conférences à Montréal — réunissait mardi à l'Hôtel-de-Ville une cinquantaine de représentants plus ou moins autorisés des oeuvres social-montréalaises, — au nombre desquels le soussigné — pour leur faire part de sa découverte.

Il faut louer sans réserve l'intention de M. Guerin, tout en déplorant qu'un homme qui est notre maire depuis bientôt deux ans, et qui, en cette qualité, est censé avoir étudié les conditions d'existence de notre population ouvrière suffisamment pour savoir en quoi et comment il faudrait les améliorer, n'ait trouvé dans l'expérience sociale de Hampstead que le thème d'un discours académique comme le premier venu pourrait en faire avec l'aide des ouvrages d'Unwin ou des rapports du Home Office.

Ce qu'il faut surtout retenir de la séance de mardi, ce sont les déclarations de M. Wanklyn, et les circonstances, l'on pourrait dire la mise en scène, où elles se sont produites.

— Et maintenant, dit le Maire son exposé fini, je serais heureux de recevoir sur le sujet les suggestions de l'assemblée.

Là-dessus, celui-ci explique qu'il n'a pas d'idée faite, mais qu'il faudrait peut-être confier toute l'affaire à une société par actions.

Un autre exprime l'avis qu'il serait bon d'acheter le terrain tout de suite, avant que les prix ne soient trop élevés. Si j'ai bonne souvenance, c'est M. Fitz-James Browne, of the House of Browne, — courtiers d'immeubles, naturellement — qui émit le premier cette idée.

Un troisième, après un préambule assez nébuleux, avoue qu'il connaît juste assez de la question pour n'en pas parler.

Un "révérend", que je me rappelle avec sympathie pour la sincérité de son accent et le bon sens de son discours, trouve qu'on

aurait tort de remettre à des particuliers une tâche qui appartient essentiellement aux pouvoirs publics. Il cite à l'appui de sa thèse l'expérience de Dublin où il a vécu.

M. le sénateur Béique opine pour la formation d'un comité d'études.

M. le Dr Adami, sincère et désintéressé comme toujours, se prononce d'avance pour le système qui semblera offrir les meilleurs résultats; néanmoins, il voudrait lui aussi que l'on commençât par un comité.

Invité nommément à prendre la parole, je me rallie à l'idée d'un comité, en insistant sur le danger qu'il y aurait à se mettre en marche avec un plan préconçu.

Je démontre de mon mieux qu'avant de former des compagnies à fonds social il vaudrait peut-être mieux abolir la réglementation municipale idiote qui, en imposant une largeur minima de 66 pieds aux rues d'habitation comme aux autres, rétrécit d'autant la bande de gazon qui pourrait, et qui devrait, séparer la maison du trottoir.

J'ajoute que l'institution d'une commission métropolitaine pour l'établissement de parcs et de jardins publics et le logement ouvrier étant chose assurée, le premier soin du comité d'étude devrait être de chercher le parti à tirer de la législation municipale présente ou future, et des pouvoirs de la Commission.

— Et vous, Monsieur Wanklyn? demande le Maire.

M. Wanklyn a évidemment des choses importantes à dire. Il s'est fait accompagner de son homme de confiance, M. Janin. Ils ont entre eux un volumineux rouleau de papier.

Avec sa rondeur habituelle, M. Wanklyn n'y va pas par quatre chemins. Le Comité exécutif — les Contrôleurs, pour parler en greffier, — a résolu d'établir un superbe boulevard de chaque côté du canal long de sept milles qui amène l'eau du fleuve à la station des pompes. Ce boulevard, long de quatorze milles par conséquent, sera orné d'arbres et de gazons; de place en place, les deux rives seront reliées par des ponts aux lignes gracieuses. M. Wanklyn en déroule le plan aux yeux éblouis de ses auditeurs. Heureux les mortels qui habiteront le voisinage! Entre autres avantages, ils pourront se procurer à

même le canal de la glace saïne et bon marché; l'été, ils seront là comme à la campagne.

"Et, ajoute éloquentement M. Wanklyn, c'est justement pour vous dire que nous avons décidé d'établir ce boulevard, que je suis venu ici. L'emplacement de votre cité ouvrière est tout trouvé: c'est le long du futur boulevard. Hâtez-vous donc d'acheter le terrain avant qu'il ne monte."

Mercredi, la Patrie, dans son compte-rendu, nous apprenait incidemment que les principaux propriétaires des terrains traversés ou longés par le futur boulevard sont, entre autres, les échevins Emard et Dandurand — deux des piliers du Bureau de Contrôle au Conseil. L'on m'assure que M. le sénateur Béique, que j'ai moi-même fait ajouter en fin de séance au comité pour me montrer généreux envers un homme qui semblait, après tout, s'intéresser intelligemment à la question des cités-jardins, en a pour sa part huit cents acres.

Après la réclame que leur a faite gratuitement M. Wanklyn, ces messieurs devraient pouvoir donner du terrain aux ouvriers

pour cinquante cents à une piastre du pied.

Je sollicitais en 1910 la charge de secrétaire du Comité exécutif parce que j'étais à cette époque — je ne crains pas de le dire — le seul Canadien-Français qui eût étudié un peu sérieusement le fonctionnement des Bureaux de Contrôle, et parce que, pouvant gagner avec la moitié moins de travail, comme les événements l'ont démontré depuis, trois fois plus d'argent dans les affaires, j'avais conscience de ne pas chercher à voler la Ville.

Allah est grand! Je le bénis tous les jours de m'avoir fait manquer cette place: mauvaise pâte de secrétaire, je n'aurais jamais compris comment un contrôleur intelligent, ingénieux, soucieux du bien-être du peuple, doit s'y prendre pour assurer aux ouvriers du terrain à bon marché.

Tout de même, j'aimerais bien à savoir ce que M. Aincy pense du procédé découvert par son collègue Wanklyn pour aider à l'établissement des cités-ouvrières.

Vive la Cité-Ouvrière!

Et allez donc!

OLIVAR ASSELIN.

Ces Histoires de Chasse et de Pêche

Dans une chaloupe à fond plat, longue de vingt pieds, environ, nous étions six:

Sir Lomer Gouin,
Donat Caron, M.P.P.,
Napoléon Séguin, M.P.P.,
Hormidas Pilon, M.P.P.,
Pierre Neault, M.P.P.

Enfin, votre humble serviteur, de l'Académie du Docteur Choquette, qui, avec un extrême plaisir, accouche, en ce moment, de l'anecdote que l'on va lire: toutes gens d'agréable société et de vive intelligence, et la fine fleur du parlement provincial.

Ah! mes amis, quelle bonne partie de pêche nous fimes, ce jour-là, sur le Saut-aux-Cochons!

Vous ne connaissez pas le Saut-aux-Cochons? Est-ce possible? Eh bien! croyez-m'en, dans cinq ou six ans, cette charmante rivière de la côte nord du Saint-Laurent, presque en face de Cacouna, — vous savez, là où les belles dames du square Saint-Louis vont, l'été, tremper précieusement leurs jolis mollets dans la saumure, et, par la même occasion, montrer leurs costumes de bain aux admirateurs, — sera la perle de nos places d'eau.

Donc, pour en venir à mon histoire, délivrés des soucis politiques, — la dernière session parlementaire, terminée depuis peu, avait été particulièrement laborieuse, — mes compagnons étaient joyeux et légers comme pinsons. A voir, surtout, la franche gaieté, je dirais presque le laisser-aller de Messieurs Nault et Séguin, vous n'auriez pas reconnu les distingués députés de Champlain et de Sainte-Marie, qui, deux jours auparavant, à la Chambre, avaient lu, le premier son magnifique projet de loi sur "La mise en valeur des érabes à Giguère", le second son magistral mémoire: "De l'influence de la pression atmosphérique sur la hausse et la baisse de la cassonade".

Inutile de dire que, ce matin-là, aucun de nous n'avait endossé son prince-albert ou son tuxedo; du huit-reflets, point n'en était question. Si, pourtant, Hormidas Pilon avait mis le sien, étant de ces gens qui sur le chapeau-de-castor se font un chimérique empire. Mais à part celui-ci nous étions tous confortablement coiffés d'énormes chapeaux de paille pointus, pointus comme la binette de Sir Wilfrid Laurier le soir du 21 septembre dernier. Bref, soit dit sans fausse honte, nous avions parfaitement l'air de ces peureux que nos habitants placent, pendant la moisson, dans les champs de grains, pour effrayer les corneilles.

Lorsque notre chaloupe, lourdement chargée de gens, d'engins de pêche, de comestibles et de quelques douceurs, — de l'Old Scotch Whiskey et du John de Kuyper, — destinées à nous faire oublier les ardeurs du soleil de juillet, fut parvenue à l'endroit que nous avait indiqué un de ces vieux Canayens d'en bas de Québec, "un endroit, là vous que ça mord", le plaisir commença.

De la pêche elle-même, je dirai peu; elle était si abondante, qu'une heure à peine après notre arrivée, Sir Lomer Gouin, dont l'esprit est toujours en travail, supputait déjà combien rapporterait à la province une taxe imposée sur la petite morue du Saut-aux-Cochons, et que nous étions obligés de nous cacher des poissons pour empâter!

Mais les histoires, parlons-en! Elles explosaient plus vite que le canon de la Presse! L'une n'attendait pas l'autre. La plupart n'étaient pas si drôles que cela, mais grâce

à la jovialité que nous donnèrent quelques lampées de bon vieux gin, ce fut, toute la journée, un rire inextinguible, et la chaloupe, follement secouée par nos gestes folichons, perdit plusieurs fois son centre de gravité et nous fit faire quelques plonges.

Nous avions du fun!

Vers les quatre ou cinq heures de l'après-midi, cependant, notre verve se ralentit: on dut avoir recours aux farces toute faites et aux gasconnades prises dans les livres. A ce jeu, Gouin, plus instruit que les autres, emplit comme il faut Pierre Neault et Poléon Séguin, au grand plaisir de Donat Caron, d'Hormidas Pilon et de moi-même, qui riions aux larmes.

Nos amis de Champlain et de Sainte-Marie commençaient à prendre un bec pincé... — Etes-vous déjà allé à la chasse?... demanda, tout à coup, Pierre Neault à Sir Lomer.

— Cette question! répliqua l'autre.

— Vous avez déjà fait la chasse à la bête puante?

— Ah! pour cela, non.

— Eh bien! vous avez manqué quelque chose. Vous ne sauriez croire comme c'est rapide, une bête puante...

— Si rapide que son ombre à peine à la suivre?

— Plus que cela encore. Tenez, un jour...

Mais, avant d'aller plus loin, le lecteur me saura gré de lui expliquer comment nous étions placés dans l'embarcation. A la poupe, sur "la pince d'arrière", disait Médéric Martin, — car notre chaloupe était pointue des deux bouts — trônait Sir Lomer Gouin; devant celui-ci, et sur un même banc, se trouvaient Donat Caron et Hormidas Pilon; puis venaient Pierre Neault et Poléon Séguin; enfin, à la proue, sur la pince d'avant, le soussigné. Or, si on tient compte que je pèse à peine cent livres — hélas! les lettres ne nourrissent pas leur homme, — on comprendra facilement que le poids de Sir Lomer Gouin l'emportait sur le mien; et ceux qui ont déjà vu à la pêche, dans la même chaloupe, et l'un d'eux à chaque bout de cette chaloupe, Louis Cyr et Olivar Asselin, peuvent se figurer un peu le plan d'inclinaison de notre embarcation.

Pierre Neault, donc, se trouvait plus élevé que Sir Lomer, qu'il regardait par-dessus les couvre-chefs de Donat Caron et d'Hormidas Pilon.

— Un jour, reprit-il, je chassais la bête puante, sur les hauteurs de La Tuque, en compagnie de Rodolphe Lemieux et de D.-A. Lafortune. Il faut vous dire...

Ici commença un méli-mélo d'explications sur la position respective du chasseur, de la bête puante, des chiens, de Rodolphe Lemieux et de D.-A. Lafortune. C'était à n'y rien comprendre.

— Mais enfin, interrompit Gouin, je ne saisis pas... Expliquez-vous mieux.

— Eh bien! voici: là, supposons que vous seriez la bête puante!...

Le reste se perdit dans les cris et les éclats de rire. Pierre Neault avait proprement enfoncé Sir Lomer Gouin.

La nuit suivante, m'étant levé pour aller, en face du camp, observer les étoiles, j'entendis le premier-ministre qui disait dans son sommeil: "Toi, mon cochon, tu seras jamais Conseiller législatif."

PAUL LOTI,
De l'Académie du Docteur Choquette.

TOUS LES GENS BIEN LISENT
L'ACTION.

"Nul n'est artiste s'il ne sait éprouver des joies et des peines imaginaires."

WAGNER.

On peut ajouter que c'est précisément pour cette raison qu'il ne suffit pas de vouloir être artiste pour le devenir.

Ces réflexions nous venaient à l'idée, l'autre soir, en entendant deux artistes que nous avons au milieu de nous: Madame Béatrice La Palme et Madame Damien Masson.

C'est bien à dessein que nous les nommons ensemble, car, lorsqu'on les entend, ne dirait-on pas, en effet, que c'est une même personne qui exécute le tout.

Programme très intéressant, dans la composition duquel Madame La Palme n'a pas craint de se dépenser, puisque son nom y était inscrit quatre fois, et de cela nous lui sommes, certes, bien reconnaissants.

C'est un plaisir que de rendre hommage au talent de ces deux artistes, et s'il nous était permis de marquer des nuances entre les deux, nous dirions que Madame La Palme nous subjugue, nous enlève, nous captive par le charme pénétrant de sa voix.

Un mot de félicitation à la toute gracieuse Madame Dulieux, qui figurait au programme dans une pièce d'ouverture pour deux pianos, avec Madame Masson.

Mademoiselle St-Jean obtient toujours un brillant succès, d'ailleurs bien mérité, dans ses récitations. Cain et Abel, de François Coppée, est une belle chose, et qui a été très bien mise en valeur.

M. Laliberté nous a aussi donné une Prière de sa composition, de tonalité archaïque et quelque peu grégorienne, qui n'est pas sans valeur.

N'oublions pas de mentionner enfin, pour terminer, Madame Beaudreault-Jarry, qui a gracieusement débuté au piano dans une barcarolle de Moszkowski.

WERTHER.

Le soir où Herménégilde m'avoua qu'il aimait d'amour sa nièce Blanche, je ne fus guère surpris, car je sais quels charmes irrésistibles possède cette enjôleuse.

Voilà que les Chambres viennent de s'ouvrir. Ce n'est pas trop tôt, en vérité. Tout le monde sait en effet que le Parlement reprendra de nouveau ses séances vers le 10 janvier.

Il y a eu juste huit ans avant-hier, se tenait, à l'Hôtel Viger, le premier banquet annuel de l'Association des Journalistes de Montréal.

Ce fut une grande affaire; tout le monde en parla pendant trois jours. Seulement, l'année suivante personne n'en parla plus et le deuxième banquet n'eut pas lieu.

L'Association des Journalistes de Montréal avait eu le temps de trépasser dans l'intervalle.

On n'en a plus jamais entendu parler. Elle méritait un meilleur sort, car elle comptait parmi ses dirigeants plusieurs hommes fort dévoués et fort intelligents.

On aurait tort de croire, malgré ça, qu'elle n'a laissé aucun souvenir. Le Menu de son unique banquet, que nous avons retrouvé l'autre jour par hasard en fouillant dans de vieux papiers, est à tous égards un souvenir précieux.

Ce Menu, fait exactement sous forme de journal, ne contient à peu près que des articles. On en trouve, dans la première page (dont nous donnons plus loin le fac-

similé) qui sont signés Leconte, de Montigny, Arthur Dansereau, Jules Helbronner, enfin, last but not the least, J.-Israël Tarte.

On remarquera aussi le portrait-charge de notre confrère M. Omer Héroux, dessiné par Charlebois.

Nous aurions voulu, si l'espace nous l'eût permis, reproduire aussi le reste. Qu'on nous permette au moins de citer encore — de la sixième page du Menu, — un acrostiche de Leconte qui n'est pas sans curiosité. Le voici:

LE MENU. Le plus goûté de tous les journaux noctambules Paraissant une fois l'an. Organes du premier banquet annuel de l'Association des Journalistes Canadiens-français. La Temperature. Très chaud, ce soir; probablement plus froid demain, et plus vieux mercredi.

TRE ANNEE N° 1 MONTRÉAL, 7 DÉCEMBRE 1903 HÔTEL VIGER

SOMMAIRE: HUITRES MALPECCQUES, OLIVIER CELERI, POTAGE CONSOMME ROYAL, RIZ DE VEAU A LA MONTIGLAT, DINDONNEAU SAUCE CANNEBERGE, CHOUX DE BRUXELLES-POIS VERTS, PUNCH GRENADINE, CIMIER DE VENAISSON-GELEE GRO-LAITUE A LA FRANCAISE, PETITS FOURS-GELEE SAUTERNES, CREME A LA GLACE-DIPLOMATIQUE, CAFE-DESSERT, VINS, CHAMPAGNE MONTEBELLO. LA POLITIQUE: De l'influence de la presse à foin sur les destinées de l'Empire. PUREE DE POMMES: Heureux ceux qui ne connaissent que celle-là! NOS INTERVIEWS: M. LE PRÉSIDENT: Nos hommes politiques ont, de par la longue fréquentation des parlements, une formule sacramentelle pour terminer leurs discours fin-de-banquet.



similé) qui sont signés Leconte, de Montigny, Arthur Dansereau, Jules Helbronner, enfin, last but not the least, J.-Israël Tarte. On remarquera aussi le portrait-charge de notre confrère M. Omer Héroux, dessiné par Charlebois. Nous aurions voulu, si l'espace nous l'eût permis, reproduire aussi le reste. Qu'on nous permette au moins de citer encore — de la sixième page du Menu, — un acrostiche de Leconte qui n'est pas sans curiosité. Le voici: Il faudrait tes lippes, Dan DIN, Avec votre onction, Di DON, Et votre verve, ô Papi NEAU, Pour célébrer ce DINDONNEAU. D'Indy (Vincent) serait le maître DONC nous voudrions le talent (1)NEAUble pour, sur ces beaux vers, mettre, DINDONNEAU, quelque air truculent. (1) Licence poétique; n'y faites pas attention. Enfin, pour terminer, ces considérations naturellement, les députés de Montréal. M. Doherty, M. Coderre, M. Lapointe, M. Ver-

On voit d'étranges choses. Un jeune homme, "lecteur assidu de l'Action", nous écrit pour nous demander, — le plus sérieusement du monde, s'il vous plaît! — "des conseils sur l'art d'écrire". Il nous suffirait, si nous ne songions ici qu'à nous tirer d'affaire, de répondre à notre correspondant que notre métier n'est pas de faire du style.

J'ai été bien surpris, hier soir, monsieur. Je pense que personne ne fut ainsi traité dans une Revue, et par le meilleur juge en la matière. Vous avez eu pitié d'un orphelin abandonné au milieu de la rue. Rien de plus facile, monsieur, que de vous écrire une lettre polie, comme nous en savons faire, vous et moi. Mais, comme votre procédé est unique, je veux vous imiter et vous répondre par une lettre sincère.

J'ai fait quelques plans de romans, je ne saurais en disconvenir, mais faire un plan me glace. Plus ordinairement, je dicte vingt-cinq ou trente pages; puis, lorsque le soir arrive j'ai besoin d'une forte distraction; le lendemain matin, il faut que j'aie tout oublié.

Je crois que, depuis la destruction de la cour en 1792, la part de la forme devient plus mince chaque jour. Si M. Villemain, que je cite comme le plus distingué des académiciens, traduisait la Chartreuse en français, il lui faudrait trois volumes pour exprimer ce que l'on a donné en deux. La plupart des frissons étant emphatiques et éloquentes, on prendra bientôt en haine le ton déclamatoire.

Mon Homère, ce sont les Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr; Montesquieu et les Dialogues des Morts de Fénelon me semblent bien écrits; il n'y a pas quinze jours que j'ai pleuré en relisant Aristonous ou l'esclave d'Alcine. Excepté Mme de Murdauff et ses compagnons, quelques romans de George Sand et des nouvelles écrites dans les journaux par M. Soulié, je n'ai rien lu de ce qu'on a imprimé depuis trente ans.

Je vois l'histoire future des lettres françaises dans l'histoire de la peinture. Nous en sommes aux élèves de Pierre de Cortonne, qui travaillaient vite et oubliaient les expressions, comme Mme Cottin, qui fait marcher les pierres de taille des îles Borromées. En composant la Chartreuse, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel; je ne veux pas, par des moyens factices, fasciner l'âme du lecteur.



LE MANTEAU IMPERIAL

Oh! vous dont le travail est joie,
Vous qui n'avez pas d'autre proie
Que les parfums, souffles du ciel,
Vous qui fuyez quand vient décembre,
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
Pour donner aux hommes le miel,

Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lis du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau!

Ruez-vous sur l'homme, guerrières!
O généreuses ouvrières,
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme!
Dites-lui: "Pour qui nous prends-tu?"

"Maudit! nous sommes les abeilles!
Des chalets ombragés de treilles
Notre ruche orne le fronton;
Nous volons, dans l'azur écloses,
Sur la bouche ouverte des roses
Et sur les lèvres de Platon.

"Ce qui sort de la fange y rentre.
Va trouver Tibère en son antre,
Et Charles neuf sur son balcon.
Va! sur ta pourpre il faut qu'on mette,
Non les abeilles de l'Hymète,
Mais l'essaim noir de Montfaucon!"

Et percez-le toutes ensemble,
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur,
Acharniez-vous sur lui, farouches,
Et qu'il soit chassé par les mouches,
Puisque les hommes en ont peur!

VICTOR HUGO.
Les Châtiments.

UN POETE

II

Et lui, quel chagrin espère-t-il me causer en m'appelant Lacenaire? S'il veut dire que je l'ai assassiné, il fera rire. Qu'importe d'être traité d'assassin par M. Hugo, ou d'athée par Poivreux, ou d'espion par Lapouille! Un jour, M. About m'a appelé Marat; un autre jour quelqu'un qui est à M. Buloz m'a appelé Rabelais; il y a aussi: Philibrand qui jure ses grands dieux que je suis l'auteur secret d'un livre obscène: purs traits d'esprit, purs havinismes!

M. Hugo nourrit une autre idée. Il assure à diverses reprises que ses vers sont un pilori, qu'il fait la fonction du bourreau, que ceux qu'il marque sont marqués à jamais. C'est une prétention de poète qu'avait eue déjà un fameux marqueur nommé Earthélemy, lequel, je crois, n'a marqué personne autant que lui-même. Pour mon compte, je passe à M. Hugo de prendre ce plaisir, — que je conçois très-bien. Mais il devrait craindre son intempérance et n'y pas mettre tout le monde, à ce terrible pilori. Je m'y vois en compagnie de Pie IX! Je pense que Pie IX s'en tirera et me décollera: et je m'en irai dans la suite de Pie IX, laissant une réputation pour le moins aussi respectable que celles d'About, Lapouille et Philibrand.

Quant à M. Hugo, c'est un grand et illustre poète qui se verra pardonner beaucoup de grands et misérables torts. La postérité, toutefois, lui fera certaines difficultés.

Il disait jadis que le romantisme était le libéralisme en littérature, et que ce libéralisme réussirait comme l'autre. En effet! Le libéralisme littéraire a réussi exactement comme le libéralisme politique: il a emporté la place, il n'y a rien laissé, il n'y mettra rien, il n'y demeurera pas, et son passage ne sera marqué que par des brèches probablement irréparables. Je vois encore du havinisme dans cette destinée. La postérité chicanera M. Hugo là-dessus, et sur d'autres points. Elle le trouvera court dans ses longueurs, mesquin dans ses pages, enflé, détonnant, plus cheville que de raison, trop embesogne de montrer l'esprit qui lui manque, mauvais cultivateur du merveilleux héritage qu'il a reçu. La pompe de son bagage sera fort détruite. Déjà quelques-unes de ses immenses baudruches se dégonflent, et l'admiration de M. Havin, pesant sur ces fragilités, en précipitera l'irrévocable aplatissement.

Et ce n'est pas tout! Les "Châtiments" ont favorisé par la main la plus injuriée et la plus mordue, ont réalisé presque tout le programme du poète. L'Italie est "affranchie", d'autres grosses choses sont faites ou sont mûres, la démocratie est en progrès. Il faut donc que M. Hugo s'accuse de n'avoir pas eu la moindre perspicacité, ou qu'il se confesse ingrat. Il ne peut plus tarder d'exprimer les mêmes sentiments qui rendaient si criminelles à ses yeux

Les âmes de... et de..., ces gueuses!

D'un autre côté, si l'on considère Pie IX, et les évêques et religieux de l'Italie, leur "pilori" ressemble de plus en plus à l'échafaud des martyrs. Sur les marches de cet autel, l'ancien "poète serein" de l'ère philippine prend une belle figure, avec ses outils de bourreau, soufflet de ses vociférations les seuls hommes qui fassent honneur à la conscience humaine!

Depuis que ces pages sont écrites, j'ai lu les "Chansons des Rues et des Bois", et il est arrivé un fait que je n'aurais pas attendu à cette occasion.

Les "Chansons", sœurs très-ressemblantes des "Châtiments", et filles comme eux de l'âme grossière et violente, sont cependant singulièrement mieux tournées. L'auteur n'a pas donné de pièces de métier ou paraissent autant la force et la dextérité de sa main. Cela est plein, sonore, d'une sûreté, d'une netteté, d'un relief admirables. Peu de coton, peu de chevilles. C'est de la chair vivante et ferme, qui hondit de la seule vigueur des muscles et palpité de la seule chaleur du sang. Je voudrais oser dire que ce recueil est le plus bel animal qui existe en langue française.

J'en loue aussi, dans une certaine mesure, l'inspiration. Quant au caractère intime de cette inspiration, je n'essaie même pas de formuler le sentiment que j'en ai. Elle est un châti-

ment, et d'autant plus terrible que l'auteur n'en sait absolument rien.

M. Hugo est né en 1802, ce qui le mène aux environs du point de maturité où se trouvaient les deux vieillards qui s'introduisirent auprès de Suzanne. Sous la copie du tableau que Rubens a fait de l'entreprise de ces amoureux, le graveur a écrit: "Turpe senilis amor!" Il n'en faut pas davantage ici. Le mérite que j'y loue, c'est la sincérité. M. Hugo se l'est donné pleinement, à la Diogène. Si les vieillards de Suzanne chantaient, nul doute qu'ils chantaient les "Chansons des Rues et des Bois". Nous avons là toute leur âme. C'est abominable. Non, je ne pense pas qu'il existe en français un autre livre de ce ton ni de ce fonds! Je crois reconnaître que Henri Heine a chanté la note initiale et créé l'instrument; mais on l'imite en maître ou plutôt en inventeur, et comme le pauvre Laurent Pichat, qui eut la première idée des Petites Epopées, il est absorbé.

Quant au fait imprévu qui se manifeste à l'occasion des "Chansons", c'est le complet insuccès de ces vers si bien frappés et de cette peinture si profonde.

Régner dit:

Je fais des vers qu'encor qu'Apollon les
[advoque,
Peut-être dans la cour on leur fera la moue.

Voilà tout justement l'aventure des "Chansons"; le public leur fait la moue. Vainement une claque industrielle s'évertue à les pousser, la froideur s'obstine, et pour citer notre grand-père Brébent:

Le soleil étonné voit mourir ses rayons.

L'eût-on voulu croire, que des "Chansons" de M. Hugo pussent devenir ce que l'on appelle en librairie "un rossignol!"

Ce n'est pas la seule surprise mal gracieuse qu'aurait éprouvée depuis quelque temps les libraires du poète. Il y a aussi un tome sur "Shakespeare", qui s'attarde; et les "Travailleurs de la Mer", enveloppés d'un calme plat, n'ont pu sortir du port que par le secours d'un hardi remorqueur, lequel n'a pas pris, dit-on, autant de harengs qu'il pensait.

Que signifie ceci? — Est-ce que M. Hugo perd la note havinienne? — Est-ce que ses derniers vers sont d'une littérature trop belle et trop raffinée? — Tout est supposable plutôt qu'un accès de pudeur du public. Le public festoie toujours Béranger, et ne peut s'assouvir de Thérèse ni de Rocambole.

Est-ce qu'enfin l'heure serait venue, l'heure inévitable où la foule se détache de ceux qui l'ont caressée et abaissée?

Quand une force véritable entreprend de corrompre, elle prend un grand empire et réussit au gré de ses vœux, puis bientôt au-delà de ses vœux. Le moment vient où cette foule qui a obéi longtemps, brise avec d'indignes maîtres. Mais ce n'est pas pour en prendre de meilleurs, c'est pour se donner d'indignes favoris. Elle n'aspire pas à remonter, elle veut au contraire descendre plus bas, descendre toujours, entraînée par le tempérament même que ses corrupteurs lui ont fait à chercher toujours des fanges plus épaisses, vouée à la bêtise, à l'abjection, au goût des perversités et des panteurs.

Pendant les premiers corrupteurs avaient du génie, et le génie a des ailes. Génés par leurs ailes, ils ne peuvent plus précéder cette foule qui descend ni même la suivre d'assez près. Elle les abandonne alors, ne les voit plus, ne les écoute plus, ne les comprend plus, et son indifférence

Laisse insensiblement mourir un long [amour.

N'importe! M. Hugo peut se vanter d'avoir produit un livre rare, et écrit en maîtres vers, et qui peint bien son homme, et qui lui fait sa statue comme il faut!

Seulement ses autres poésies en sont assez déparées. A côté de ces hennissements, l'ancienne pompe et l'ancienne vertu perdent fort de leur lustre; tout semble blafard, — et cafard!

De telles choses marquent bien le déclin avec lequel Dieu laisse tomber les dons qui gagnent la gloire humaine, de même qu'il a laissé aux Romains, destinés à lui faire tant la guerre, "l'empire du monde, dit Bossuet, comme un présent de nulle prix!"

LOUIS VEUILLOT.

Les Odeurs de Paris.

(Loyal avertissement)

DANGER!

NOS RÉCLAMES

— Il y a, me dit mon voisin de tramway, des gens qui, s'ils vivaient au dix-septième siècle, navigueraient sur la mer des Antilles et arboreraient un pavillon ressemblant à ces étiquettes qu'on voit sur les boîtes de poison à coquerelles. Ce sont les courtiers d'immeubles. — Pardon, fis-je, pardon, il y a courtier et courtier. J'en connais un qui fait de superbes affaires, peut vous aider dans vos entreprises et traite honnêtement tous ses clients. J'ai nommé le courtier fameux, M. J.-B.-D. Légaré, dont les bureaux, 11 rue Saint-Jacques, sont le rendez-vous de tous les spéculateurs intelligents. Téléphone: Main 6629.

Je ne sais ce que vous pensez des belles journées que nous venons d'avoir et peu importe ce que j'en pense; le fait demeure qu'il a vraiment fait très beau. Mon ami Bézuet en a profité pour se marier avant-hier. J'étais son témoin, je dus assister à toute la cérémonie, manger son déjeuner dinatoire, qui était détestable, et embrasser la jeune mariée, qui ne l'était pas du tout. En retour, il me demandait ce matin des conseils sur l'achat de son mobilier et, comme je rends toujours le bien pour le mal, je lui conseillai tout de même de s'adresser au meilleur des meubliers de Montréal: on a deviné qu'il s'agit de N.-G. Valiquette, 477-Est rue Sainte-Catherine; téléphone: Est 4182.

Mon ami Sosthène de Saint-Priest d'Il-dormaise prétend qu'il descend des croisés. Je veux bien le croire, et ne songe nullement à lui disputer cet honneur. D'ailleurs, on descend d'où l'on peut, comme on peut. Mais quand il veut me parler croisés, je vais chercher un mien ami qui connaît la question à fond. Il fabrique des croisés et des jalousies, des portes et des persiennes. Ses croisés rendraient jaloux tous les nobles inutiles du monde et ses jalousies sont la cause de celle des autres fabricants. Quant à ses portes, jamais le déshonneur ne les sut franchir. Si donc vous voulez des portes, des châssis, des jalousies ou des persiennes de toute première qualité fabriquées à bon compte, adressez-vous sans retard à Fournier & Numainville, Parc-Dominion, Lachine Locks. Mentionner l'Action.

Les journaux ont annoncé ces jours derniers qu'un certain Etat de la République américaine a décidé de faire donner dans les prisons, désormais, pour l'agrément des détenus, des spectacles de cinéma. Voilà au moins des prisonniers qui ne s'ennuieront pas! Sauf le privilège de circuler dans les rues boueuses, de monter dans les tramways encombrés, enfin de fumer le cigare en compagnie des politiciens dans les couloirs du parlement, ils auront tous les avantages possibles de la vie civilisée. Le cinéma, pensez-y, ils auront jusqu'au cinéma! Il ne leur manquera plus, pour être parfaitement heureux, que de pouvoir assister maintenant à de vraies pièces, jouées par de vrais acteurs, sur un vrai théâtre. Mais on ne peut tout avoir et il faut bien, tout de même, punir un peu les coupables. Le bonheur d'entendre la *Closerie des Genêts*, drame en cinq actes, de Frédéric Soulier, sera réservé, pour longtemps encore selon toute apparence, aux seules honnêtes gens. Vous tous qui êtes vertueux, et qui par conséquent n'avez jamais été en prison, ne manquez pas de vous rendre en foule, toute la semaine prochaine, au Théâtre National, pour applaudir comme elle le mérite l'admirable pièce de Frédéric Soulier.

"Le plus précieux de tous les biens, nous disait un jour M. L.-A. Lavallée, le plus précieux de tous les biens, après le bonheur d'être maire de Montréal, c'est la santé." M. Lavallée avait raison: les dieux, dans leur puissance et leur bonté, ne sauraient octroyer à l'homme de plus grand bienfait. Ils ne sauraient non plus le frapper plus sévèrement qu'en l'accablant sous le poids de la maladie. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à jeter un coup d'oeil sur ces malheureux que déprime et que tue lentement l'anémie. De l'aveu de tous les médecins, l'anémie, ou la faiblesse du sang, est incontestablement l'un des plus grands fléaux de nos temps. Pour combattre ce mal, si longtemps rebelle à tous les soins, la science a pu trouver enfin un remède efficace: c'est le quinquina. Depuis longtemps l'on connaissait les merveilleuses propriétés du quinquina contre la faiblesse du sang et la débilité de l'organisme: par malheur le quinquina à l'état pur ne s'assimile pas et il fallait lui trouver un véhicule qui lui permit de pénétrer dans l'organisme. Après d'innombrables recherches on a enfin élaboré la formule, désormais célèbre, qui sert à la préparation du porto au quinquina. Le *Wilson's Invalids' Port Wine*, le modèle de ces vins, opère ainsi, chaque jour, des guérisons nombreuses. Les milliers de malades qu'il a rendus à la santé sont là pour en témoigner et il est recommandé par les membres les plus sérieux de la Faculté. — En vente chez L.-A. Wilson & Cie, 187 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 2957.

Voici l'année 1911 qui tire à sa fin. Elle aura marqué bien des progrès, s'il faut en croire les journaux. On fait là-dessus de beaux articles et de beaux discours. Tout cela malheureusement n'empêche pas que la mortalité infantile, en 1912, a augmenté dans des proportions qui causent du trac à tout le monde, même à nos savants hygiénistes. On se demande que faire pour enrayer le fléau et nous connaissons des médecins qui avouent y perdre un latin qu'ils n'ont jamais d'ailleurs bien possédé. Tous les moyens ont été préconisés, tentés, rejetés, repris et finalement abandonnés. On a fait bouillir le lait, on l'a pasteurisé, évaporé, coupé, transformé, si bien

qu'il n'y avait plus de lait que le nom, et les décès ont continué, plus nombreux que jamais. Un jour vint cependant où l'on découvrit que le seul moyen de venir à bout du fléau, c'était de donner au lait une densité égale dans toutes ses parties, de manière à empêcher la coagulation. Un seul appareil a permis de résoudre ce problème et c'est celui qu'emploie la Compagnie Canadienne des Produits Agricoles, pour la fabrication du lait *Laurentia*. Ce lait, produit de vaches très saines et régulièrement examinées, est apporté aux laboratoires dans des vases propres. Il est immédiatement soumis à des bactériologistes, qui le mettent de côté si le moindre germe douteux y est découvert. La traite est ensuite, séparément, mise dans la machine, qui écrase les parties grasses du lait jusqu'au moment où toutes possèdent la même densité, c'est-à-dire jusqu'au moment où elles sont homogénéisées. De cette manière, le lait ne peut ni tourner ni se gâter, et la crème ne peut se détacher du petit lait comme cela se fait si vite à cette époque de l'année. Soigneusement bouché, ce lait se conserve indéfiniment. Tous les médecins recommandent le lait *Laurentia*, pour les enfants comme pour les grandes personnes. Il est pur, nourrissant et salubre. Pour les commandes, s'adresser aux bureaux de la Compagnie, 21 rue Saint-Pierre; téléphone: Main 3152.

On causait, dans le pullman du train Montréal-Ottawa, de toute chose, et même de politique. Soudain, un gros monsieur, qui s'épongeait le front avec un mouchoir rouge, déclara que tous les politiciens sont des voleurs et tous les politiques des fripouilles. Un membre du Club Letellier allait lui vertement répliquer, quand Béatrice dit tout haut: — Je n'entends rien à la politique, et ce dont vous parlez, messieurs, ne saurait nullement m'intéresser. Dites-moi donc plutôt comment je pourrais prétendre à la fortune. — Ma fortune est à vos pieds, dit le vieux podagre en minaudant. — Moi, je vous offre mon avenir, cria le bouillant jeune homme. — Et moi, mon talent, dit l'artiste-peintre qui m'avait emprunté trente sous la veille. — Vous vous jouez, Messieurs. Vous savez que je ne veux de votre fortune, dit-elle au vieux beau: les conditions sont trop désagréables. Vous, jeune homme, votre avenir ne me dit rien qui vaille et quant à vous, artiste que j'aime en secret, vous ne saurez jamais conquérir qu'une gloire posthume... Je veux d'ailleurs devenir riche par moi-même. — Un silence ayant suivi ces paroles, Herménégilde dit: — Votre fortune, Béatrice adorée de tous, est dans vos yeux charmeurs et sur vos lèvres vermeilles, mais si vous le voulez conquérir sans ces attraits, vous le pouvez en faisant de la finance. — De la finance, mais je m'y connais encore moins qu'en politique! — Inutile de vous y connaître pour le placement que je m'en vais vous indiquer. Je sais des terrains qui ne valaient rien il y a deux ans et qui se vendent aujourd'hui cinquante cents du pied carré. Dans cinq ans ils vaudront deux piastres et dans dix ans on se les arrachera au poids de l'or. M. Georges Marcell en a acheté une quantité, mais il s'offre à les partager avec vous. Il vous les vend presque pour rien, et vous accorde tout le temps qu'il faut pour les payer. Grâce aux communications rapides, ces terrains, situés à deux pas de la gare de Strathmore, sont pour ainsi dire au centre de la ville — c'est-à-dire à moins d'une demi-heure de la rue Saint-Laurent. On vous recommande particulièrement ceux de la *Lake Breeze Terrace*. Si vous voulez les visiter, M. Marcell vous paiera le voyage... — Moi aussi, firent mille voix que l'argument d'Herménégilde avait réveillées. — Et tout ce monde vaudra dès lundi, sans doute, rendre visite à M. Georges Marcell. Bureaux: 80 rue Saint-Jacques; téléphone: Main 3791.

CELLE QUE J'AIME

Elle a la jeunesse et la grâce,
Un regard qui, fièrement,
Miro l'âme de notre race
Et parle au coeur éperdument!

Un teint de rose enamourée
Qui s'ouvre au soleil radieux...
Et sur une bouche pourprée
Un sourire à damner les dieux!

Des cheveux châtain que messire
Printemps lui frisa sur le front
Dès le jour que, sans en rien dire,
Il s'attira son chaperon.

Des yeux tout chargés de mystère,
Tristes et rieurs à la fois,
Larges et noirs, dans lesquels erre
Le frisson des jeunes émois...

Des yeux béants comme un abîme,
Des yeux sans fond, des yeux subtils,
Purs comme la clarté sublime
Qui se déverse entre leurs cils!...

Très femme, elle a coquette mine,
Mais on entend, sous ses atours,
Un petit coeur que l'on devine
Battre la marche des amours!

ARMAND LECLAIRE.

Montréal, 24 novembre 1911.

UN BON JOURNAL DOIT BIEN VALOIR UN MAUVAIS CIGARE. ACHETEZ L'ACTION: EN VENTE PARTOUT, CINQ SOUS LE NUMERO.

Les Joyeusetés du Journalisme Heavyweight

LE RESPECT DU "SOME" — Le recorder condamne un employé du "Power" qui avait fermé le gaz sans la permission de la maîtresse de céans.

C'est sous ce titre, à la fois prudhommesque et joyeux, que la *Patrie* racontait jeudi l'aventure d'un employé du trust de l'éclairage.

Il est malheureux que les employés du trust ne soient pas cités plus souvent devant les tribunaux: cela leur apprendrait peut-être à ne plus fermer le gaz sans la permission de la maîtresse de céans, et cela aiderait à la conservation d'un vocabulaire qui a non seulement son charme, mais son utilité.

Pénétrer céans pour entrer, l'implacable camarade pour la mort, l'onde perfide pour l'eau, les flammes dévorantes pour le feu, toutes ces expressions dues à l'imagination féconde et au sens attique des Testevuyde, des Lapoire et des Latrouille, ornent à bon droit les scrap-books des demoiselles de la rue Panet, mais surtout, elles sont la preuve vivante qu'en dépit de nos petits zoiles nationaux il existe bien une littérature canadienne. Le jour où on n'écrira plus dans la *Presse* et la *Patrie*: pénétrer céans, la maîtresse de céans, l'onde perfide, la camarade implacable, c'est toute une époque de notre vie intellectuelle qui s'en ira dans la tombe.

En fait de joyeuseté, vit-on jamais—même dans nos grands journaux comiques—rien d'aussi bien fondé (pardon, Rinfret) que le récit fait de la mort de Jean Guiraud par la *Patrie* du même jour?

Une nouvelle stupéfiante s'est répandue ce matin, comme une trainée de poudre, dans les cercles artistiques et un peu par toute la ville.

Guiraud est mort!

—Comment Guiraud est mort; Jean Guiraud, du National?

—Eh! oui, mort subitement, à 3 heures ce matin.

—Mais il jouait encore chez Gauvreau, mardi!

—Que voulez-vous, la mort, ça ne prévient pas avant de frapper.

La suite nous apprend que le reporter, s'étant transporté au numéro 406A de la rue Beaudry, où le défunt habitait avec son EPOUSE, a retrouvé LE BON CAMARADE entre les mains des croque-morts PROCÉDANT A SA SUPREME TOILETTE; ce qui porte à croire que le défunt a conservé jusque dans la mort ses habitudes de propreté.

Depuis dimanche le défunt se plaignait d'un DELABREMENT GENERAL, mais il voulait quand même jouer son rôle au théâtre, ET DE FAIT, IL JOUA JUSQU'A MARDI INCLUSIVEMENT.

Puis L'HOMME DE L'ART est venu—naturellement.—Mais ce pauvre Guiraud a expiré quand même.

Suit une demi-colonne de biographie, où nous lisons:

Ce pauvre Guiraud était le camarade des camarades. Depuis près de dix ans qu'il vivait à Montréal on ne lui connaissait pas un ennemi.

Franchement bon garçon de caractère, il ne pouvait pas en vouloir à qui que ce fut (sic), et nous savons maintes circonstances, où il rendit sans ostentation, le bien pour le mal.

Cependant, sans s'en rendre compte, Guiraud n'était pas en parfaite santé depuis quelques années.

Guiraud fut vraiment un artiste estimable, et, au dire de ceux qui l'ont connu, un bon camarade; mais voyons, reporter, qu'est-ce qu'il vous avait fait, pour qu'au nom de la sainte amitié vous le traitiez ainsi? N'auriez-vous pu au moins lui épargner le cependant? Parce qu'un homme fut comédien, faut-il danser sur son cadavre?

Benoist lecteur, douce lectrice, jugez un peu, si Guiraud n'avait pas été franchement bon garçon DE CARACTERE!

Toujours dans la *Patrie* de jeudi, à propos de certaine vente de terrains, l'on nous apprend que M. Geo. Lightall a été le NOTAIRE INSTRUMENTANT.

L'on vient d'inventer aux Etats-Unis, paraît-il, sur le modèle des distributeurs automatiques de timbres-poste et de gomme à mâcher, une machine qui avale une pièce de cinquante sous et qui vous le rend sous forme d'acte notarial. C'est par opposition à cet instrument notariant qu'aujourd'hui, à la *Patrie*, en parlant de telle ou telle transaction, l'on ne dit plus le notaire tout court, mais le notaire instrumentant. La langue comme tout le reste évolue; pour l'expression de besoins nouveaux, il faut des mots nouveaux.

"Cependant", ces joyeusetés du journalisme heavyweight canadien-français ont un côté sérieux que les journaux comme l'*Action* auraient tort de ne pas signaler, ne fût-ce que de temps à autre et uniquement pour ne pas laisser prescrire en cette terre supposée française les lois du bons sens.

Chose digne de remarque, en effet, les coq-à-l'âne comme nous venons d'en relever trois entre cinq cents dans un seul numéro de la *Patrie*, sont, dans la presse canadienne, le quasi-monopole des feuilles françaises.

A quoi diable cela tient-il? Jusqu'à preuve du contraire, nous estimons que cela tient à trois causes principales qui sont les suivantes:

1° L'ignorance incroyable de la plupart des reporters.

Dans notre province, quand un homme a échoué partout, il se fait journaliste. Le scribe qui verse des pleurs de cabot sur la tombe des comédiens est peut-être lui-même un cabot de naissance qui a manqué sa vocation: je justrais ma main au feu que c'est un raté de

la scène, qui a joué les rôles muets dans un scope quelconque avant de pratiquer ce que le callipyge Latrouille aime à appeler le journalisme militant. Le scribe qui nous décrit, en style de pompier, la pâle main de la mort implacable, est un raté de la médecine, qui, avant de se mettre à écrire, a fait de l'anatomie sans soupçonner ce qu'il y a de simple, d'harmonieux, dans les lois de la vie et de la mort. Le scribe qui a inventé le notaire instrumentant serait un raté du droit ou du notariat que j'en serais l'homme le moins surpris du monde. A ces différentes classes de ratés, joignez le raté du génie civil (espèce plus rare, cependant), le raté de la théologie, et quelques autres espèces de ratés; et vous commencerez à comprendre l'épouvantable pauvreté intellectuelle qu'accuse dans 99 colonnes sur 100 de la *Presse* et de la *Patrie*.

2° L'inaptitude de la plupart des reporters à apprendre.

On peut être ignorant et en ressentir l'ignominie. Je suis sûr qu'à l'*Action*, par exemple, ce n'est pas sans un sentiment très vif de honte que souvent, sous la pression de toute sorte de circonstances, l'on se voit forcé de livrer à l'imprimeur des articles à peine ébauchés. Je connais de même des garçons intelligents qui, humiliés d'avoir à gagner leur pain quotidien dans ces taudis intellectuels qui s'appellent la *Presse* et la *Patrie*, n'en applaudissent qu'avec plus d'entrain dans leur cœur, chaque fois qu'un gavroche comme Asselin, un esthète comme Fournier, un philologue et un grammairien comme Rivard, montrent par des citations l'ineptie de notre presse quotidienne canadienne-française. Moi qui écris ceci, je fais des chiens écrasés à cœur de semaine, et c'est pour m'en dégrasser les pieds—les pieds avec qui l'on me paie pour écrire—, que j'ai résolu, intellectuellement parlant, de venir à l'*Action*, à partir d'aujourd'hui, besoin ou pas besoin, prendre au moins un bain par année. Mais nos ratés! D'abord, l'envie les ronge. Dans les beuveries du samedi matin, en petit cénacle, ils élisent parmi eux, d'un commun accord, des dieux qu'ils opposent avec une fureur bruyante à ceux des honnêtes gens. Leur orateur d'avenir est Testevuyde—vous savez, le grand Testevuyde, qui s'est élevé sans effort, en moins de vingt ans, du poste de rédacteur en chef à celui de reporter. Gargouillot, l'ancien cabot à la voix de fer-blanc qui fait des vers de cabot avec des reminiscences poétiques de cabot cimentées des larmes gélatineuses du cabot.—Gargouillot est leur poète favori. Leur prosateur, vous le devinez, c'est Pansereau "quand il veut s'en donner la peine"; ils aiment son style, où, suivant je ne sais plus quel éphémère chansonnier,

... l'odeur du rôti,
Se mêle au parfum de la rose.

C'est aussi Bouldautiède, aux premiers-Montréal bcdonnants et flasques comme sa personne.

Ah! il faut avoir, comme moi, assisté cent fois à ces priapées de castrats, pour savoir quelle rage impuissante les ronge d'entendre dire qu'Asselin a de la vigueur, Fournier des lettres, Héroux du bon sens, Lozeau, Gill et Doucet de l'inspiration. C'est surtout aux champions les plus combattifs du bon sens—aux Asselin, aux Fournier, qu'ils en veulent. J'en connais qui n'hésiteraient pas un instant à tuer Asselin s'ils pouvaient, comme dans l'hypothèse du philosophe, le faire à distance, à seule condition d'en formuler le désir au fond de leur âme. D'autres, sans aller tout à fait jusque-là, ne peuvent sans jaunir entendre nommer ceux qui se sont fait à bon marché une petite réputation d'hommes d'esprit en collectionnant les plus flagrantes de leurs aeries.

Vous connaissez les attaches politiques de Latrouille, écrivassier à la *Casserole*? — C'est le type par excellence du Bleu stupide, qui se bat pour le vieux drapeau comme le boeuf va au labour — sans savoir pourquoi. Eh bien, Latrouille était contre Asselin aux élections dernières—Asselin qui, généralement supérieur à Bourassa par la logique, faisait pourtant comme celui-ci, le malheureux! la folie de se battre pour mettre des Bleus, rien que des Bleus, au pouvoir. Un journaliste d'intelligence moyenne se fût dit: "Voici un homme qui, à sa manière, peu importe! parfois sur mon dos, peu importe! travaille depuis dix ans à l'affranchissement des serfs intellectuels que nous, les reporters canadiens-français, sommes entre les mains d'un Louis-Joseph Tarte ou d'un Trefflé Berthiaume: je vais lui donner un coup de main." Un Bleu d'intelligence moyenne se fût dit: Cet Asselin est un fier jobard, de se battre ainsi pour un parti qui, à quelques hommes près, se fiche du nationalisme comme un poisson d'une pomme; mais si la bêtise d'Asselin peut profiter aux Bleus, je veux bien voter pour Asselin." Lui, Latrouille, ce qu'il écoute en cette circonstance, ce ne fut ni son devoir de citoyen, ni l'intérêt du parti Bleu; ce fut la haine implacable du raté pour l'écrivain qui le rudoya accidentellement en bafouant une espèce particulière et particulièrement nuisible de la bêtise humaine.

Vous connaissez Lapoire, censeur du reportage à la *Marmite*? Fils d'un notaire de campagne qui à soixante ans chatouille encore la Muse, c'est un homme doux, bien élevé, d'une politesse à vous en mettre mal à l'aise; dans le commerce ordinaire de la vie, il ne ferait pas de mal à une mouche. Et parce que dans l'ordinaire des choses Lapoire est aisé et bon, et qu'Asselin n'avait pas conscience d'avoir jamais fait de tort à Lapoire, et que, depuis dix ans, Lapoire donnait à Asselin toutes les marques extérieures de l'amitié, Asselin comptait Lapoire parmi ses amis. Or, comme dirait Bossuet, observez ici le jeu des affaires humaines. Lapoire, quoique honnête homme, a hérité de son père l'amour des Muses; mais un amour chaste, bourgeois, cor-

rect, disons le mot, notarial — que seul un notaire-poète ou un poète-notaire pourra s'empêcher de trouver grotesque. Il y a sept ans, étant à la *Casserole* et ayant composé, de vers nés, comme les chenilles, avec un nombre de pieds uniforme, une plaquette où cet amour se traduisait en odes à la *Casserole*, nourricière et en placets à son éditeur, il envoya avec ses compliments à Asselin, alors directeur du *Nationaliste*, un exemplaire de cette plaquette. Asselin fit venir Henri Roullaud, rédacteur à la *Presse*, néanmoins homme d'esprit, et lui tint à peu près ce langage: "Mon cher Roullaud, vous me voyez fort embarrassé. Lapoire me demande évidemment une critique. C'est un brave garçon; il n'a que le défaut de se croire poète, et de perdre à la versification le peu de temps qu'il aurait pour apprendre à écrire en prose. Je ne veux pas lui faire de peine. Vous qui en avez l'esprit sceptique et doux, rendez-nous le service de formuler le jugement." Roullaud lut l'ouvrage, le relut, le tourna, le retourna, chercha dans sa tête le bien qu'il en pourrait dire, et, le huitième jour, il apportait à Asselin un article de vingt-cinq lignes disant, en termes d'un bienveillance exquise, que Lapoire était un honnête homme.

Brave Roullaud! incomparable Laurent Bart! tu fis sans doute pour bien faire, mais du haut du ciel que tu méritas cent cinquante mille fois en trouvant le moyen de faire du français tous les jours à la *Presse* pendant dix ans sans te faire sacrer à la porte, avoue-donc que tu ne connaissais pas les poètes! Le doux, l'amène, le bon Lapoire, gardait en effet à l'adresse d'Asselin le coup de pied de la mule du pape. Durant la dernière lutte électorale, c'est avec une énergie passionnée qu'il passait à travers les comptes-rendus des assemblées nationalistes de Saint-Jacques, de façon à les rendre non seulement incomplets, mais inexacts, le crayon dont il avait, sept ans auparavant, à ses moments de loisir, écrit ses odes sur les marges de la *Casserole*.

Latrouille, Lapoire, voilà les hommes qui et personnellement le reportage de la *Marmite* et de la *Casserole*. Bons époux, bons pères, honnêtes gens, mais au demeurant, et par quelque porte qu'ils soient entrés dans le journalisme, âmes et intelligences de ratés. Ces bonnes bêtes de somme, quand, pour l'honneur même de leur profession, l'on se permet, comme ils diraient, de leur piquer les flancs de l'aiguillon du bon sens, ils ne reçoivent pas la critique avec la reconnaissance que montrerait à leur place un être intelligent, mais, incapables de pardonner comme de répondre, ils consignent au fond de leurs petites âmes un coup de pied qu'ils pratiqueront pendant des années en leur for intérieur, pour le délivrer au moment propice, fût-ce après un demi-siècle d'attente. Essayez donc, avec des outils comme ça, de relever le niveau de la presse canadienne-française!

Certes—et, pour en revenir à la *Patrie*, nous touchons ici à la troisième cause—la fin du comédien Guiraud, la condamnation de l'agent du Gaz, et cinquante autres histoires, n'auraient pas été racontées comme elles le furent, si les journaux canadiens-français étaient entre d'autres mains. Les MM. White, de la *Gazette*, sont des hommes instruits. Le directeur-gérant et l'un des principaux propriétaires du *Herald*, M. Brierley, et les MM. Dougall, du *Witness*, ont une valeur personnelle comme journalistes. Sir Hugh Graham, sans avoir les capacités littéraires de ces messieurs, n'en juge pas moins justement le travail de ses rédacteurs, à qui il sait faire respecter, dans la forme de leurs écrits, les lois élémentaires de la grammaire et de la logique. Du côté canadien-français, le journalisme quotidien presque tout entier est dirigé par...

Je m'arrête, je serais tenté de déshabiller quelqu'un.

J'en ai d'ailleurs assez dit pour expliquer la fermeture du gaz, la maîtresse de céans, l'inévitable épouse, le bon garçon de caractère, et le reste.

En vous priant, Monsieur le Rédacteur, de croire à ma très haute considération, je me soustris

Votre tout dévoué serviteur,
PICOLO.

"MONTREAL JUIF"

Charlebois prépare un nouvel album. *Montréal juif*, tel en sera le titre et le sujet.

Rassurez-vous, il ne s'agit pas d'attiser encore les haines de races. *Montréal juif* ne sera pas un pamphlet antisémite.

Charlebois se propose seulement de noter dans ce recueil quelques-uns des traits les plus frappants de l'invasion juive à Montréal. Il n'oubliera certes pas les défauts et les ridicules de ces nouveaux venus, et saura, à l'occasion, les marquer comme il convient; mais il ne veut pas en revanche ignorer leurs nombreuses qualités; il entend au contraire les offrir en exemple à nos propres compatriotes.

L'*Action* est heureuse de pouvoir offrir aujourd'hui à ses lecteurs un dessin emprunté à ce recueil, et que M. Charlebois a bien voulu nous communiquer.

Ils donneront peut-être quelque idée de l'intérêt du nouvel album.

L'*Action* est publiée à Montréal par Jules Fournier, tous les samedis. Adresse pour la police: rue Saint-Denis, 309.

V'LAN!

Les syndicats ouvriers "internationaux", représentés à Montréal par MM. Verville et Ainey, ont souscrit \$194,612 à la défense des McNamara parce qu'ils croyaient ceux-ci innocents.

Zuze un peu, mong bong, s'ils ne les avaient pas crus innocents!



L'Américain qui dirige les finances de la Perse annonce qu'il est prêt à abandonner ce poste si cet acte peut profiter à son pays d'adoption.

On n'attendait rien moins d'un Américain devenu le trésorier du Grand-Turc.

Ces damnés Yankees, quel est le record qu'ils n'ont pas battu!

Le correspondant de la *Gazette* dit que tous les bureaux publics ont fermé vendredi à Ottawa.

Les employés protestants observent donc maintenant les fêtes catholiques? Aurait-on vu cela sous M. Laurier?



D'après M. Cox, autrefois professeur à McGill, il n'y a pas la moitié autant de gobegie (*graft*) en Australie qu'au Canada.

Cela tient sans doute à ce que l'Australie est surtout peuplée de nègres et de kangourous.

"Une réauidion de Tosca (sic)... Madame de Reyne dans le rôle de Tosca (sic)... A Montréal on s'est habitué à voir Tosca (sic) sous les traits, etc... Le supplice moral qu'endure Tosca (sic)."

Ainsi s'exprime un confrère, voulant parler sans doute de la Tosca. Non, mais est-il drôle, un peu, celui-là, avec sa manie de vouloir à toute force la traiter de Tosca!



Le Canada reproche à M. Monk d'avoir fait cette constatation, pourtant bien naturelle, que M. Laurier n'est plus au pouvoir. Il appelle cela de l'impudence et il accuse le ministre des travaux publics d'abuser lâchement de la victoire.

M. Parent, notre ancien premier-ministre provincial, et l'une des grandes admirations du Canada, jadis avait des procédés plus délicats.

—Répondez, mais répondez donc! Justifiez-vous! lui cria un jour M. Pelletier, qui venait de porter contre le ministre une accusation de la plus haute gravité.

A quoi M. Parent répondait en ces termes textuels:

—On vous laisse vider... On vous répondra par le vote... La Chambre est prêt (sic).

Et M. Parent, qui est un fin lettré, comme chacun sait, ayant grandi dans l'Athènes de l'Amérique, M. Parent prononçait: *prâ*, avec trois accents circonflexes:

—La Chambre est *prâ*...

(De la *Patrie* de jeudi, dernière page, huitième colonne.)

Geo. Harrington a été arrêté rue Ontario, hier, par le constable Zénon Robillard, alors qu'il jurait comme un païen. Il ne se rappelait DE rien, ce matin...

Le recorder Weir a dit qu'il se voyait obligé d'être sévère...

Un ivrogne qui pense S'EN CLAIRER avec une légère amende, n'est pas assez puni.

PROVINCE DE QUÉBEC
DISTRICT DE MONTRÉAL } COUR SUPÉRIEURE
No 2106

Dame SALOMÉE BROUSSEAU, de la Cité et du District de Montréal, épouse commune en biens de JOSEPH LALLIER-MARCHE-TERRE, commerçant, du même lieu, a, ce jour, institué une action en séparation de biens contre son dit époux.

Montréal, 10 novembre 1911.
LAVALLÉE, DELFAUQUE & DESMARAIS
Avocats de la demanderesse.

LA "PATRIE" DONNE "TOUTES LES NOUVELLES".
L'"ACTION" DONNE LE RESTE.